

Lorsque la science entre dans les gratuits sans y être vraiment invitée...

Bertrand GIRARDI

ATER/ISIC
Université Bordeaux 3
bertrandgirardi@yahoo.com

Une nouvelle forme de presse écrite, les journaux gratuits, est en train de construire une lecture différente de l'information. L'apparition de cette presse tend à modifier le comportement du lecteur de journaux quotidien, voire à pousser le commun des mortels – bien souvent un passant – à s'informer. En effet, on peut apercevoir depuis quelque temps, en ville, de jeunes gens équipés d'un blouson de pluie jaune canari et d'une casquette aux couleurs de leur journal proposer un quotidien. Ils n'ont qu'un temps limité, jusqu'à 9 heures 30, pour épuiser le stock qu'ils tiennent en partie dans les bras. Ils y arriveront sans doute car il faut dire que la distribution n'est pas très difficile dans le sens où, grâce à un sourire engageant et surtout la gratuité de ce qu'ils distribuent, rares sont les refus ou les réflexions désagréables.

L'échange en général n'est pas long. Il se fait dans la rue et ces jeunes gens, étudiants pour la plupart, donnent parfois davantage l'impression de distribuer un simple prospectus qu'un véritable journal d'information. Ce qui n'est peut-être pas tout à fait faux quand on s'aperçoit que la lecture de ce quotidien gratuit s'effectue, jusqu'à un certain point, de la même façon que celle d'une promotion quelconque ou d'une invitation à une manifestation. C'est ici le point de départ et le fondement de notre présente réflexion autour de l'image scientifique à l'intérieur des journaux gratuits.

Si on peut pousser la comparaison jusqu'à dire que ces gratuits s'apparentent à des prospectus, c'est que, au-delà du mode de distribution, tout le « dispositif » semble faire apparaître un type de consommation similaire. Lorsqu'on tend un prospectus dans la rue, le destinataire n'a en général guère le temps de repérer de quel produit ce papier se fait l'écho et quelle information se cache à l'intérieur. On va le consulter rapidement et réagir assez vite sur l'intérêt – ou non – que cette « information » peut avoir pour soi.

Le but du prospectus est d'informer de façon rapide et efficace sur une promotion ou bien encore sur un événement qui va se produire. Son espérance de vie est très courte, juste le temps d'indiquer une démarche à suivre pour retrouver l'objet précis de l'information. On peut donc voir un réel parallèle entre le mode de consommation des prospectus et celui des journaux gratuits tant le processus semble fonctionner de manière similaire dans les deux cas de figure. En somme, c'est donc bien ce nouveau dispositif de la presse écrite et cette nouvelle forme de lecture journalistique qui semble intéressante à analyser ici. Nous retiendrons plus particulièrement le cas du journal *Métro*, premier journal gratuit à avoir vu le jour en France et dont le tirage est le plus important dans ce segment de la presse écrite (d'autres journaux gratuits existent, parmi lesquels *20 minutes*, lui aussi très connu).

Cela fait donc déjà quelques années qu'une nouvelle forme de presse est entrée dans l'Hexagone. En effet, dès 2001, le quotidien gratuit *Métro* a commencé à être distribué dans des points stratégiques de la capitale. Lorsqu'on parle de « points stratégiques », nous entendons par là les abords des transports en commun (arrêts de bus, entrées et sorties de métro). Après Paris, Marseille, Lyon, Lille et Toulouse, *Métro* a fait son apparition dans l'agglomération bordelaise au milieu de l'année 2004, puis à Nantes.

Apéritif informatif

On pourrait déjà soulever une première interrogation visant à questionner cette distribution exclusivement urbaine. On peut en effet affirmer que le lecteur de ce type de presse est d'abord et avant tout un utilisateur de transports en commun (bus, métro, tramway), ou bien encore un automobiliste qui ouvre sa fenêtre à l'approche d'un feu rouge dans le centre-ville. C'est évidemment là un paramètre dont il faut tenir compte car cette presse, ces journaux gratuits, cherchent à prendre prioritairement en compte les comportements de ces usagers. Certes, la presse écrite « traditionnelle » est elle aussi lue dans les transports en

commun. Cependant, elle reste accessible au-delà d'une fréquentation urbaine, ce qui n'est pas le cas, comme nous venons de le souligner, de la presse gratuite. Les quotidiens tels que *Métro* sont conçus dans un format de consommation qui vise à cadrer avec le style de comportement urbain. C'est ce qui fait dire à une journaliste responsable de l'édition bordelaise que son quotidien gratuit *Métro* peut être considéré comme une sorte d'« *apéritif informatif* ». Cette réflexion de la rédactrice-reporter conforte l'idée précédemment évoquée d'une « lecture prospectus » de ces journaux. Il s'agit bien d'un échantillon d'information ou bien alors, pour reprendre les propos de cette journaliste, d'un apéritif en attendant de passer – ailleurs – à une lecture plus approfondie de l'actualité.

À en croire une enquête publiée dans le quotidien *Métro* du 4 février 2005, « *dans la presse écrite, les gratuits en plein essor sont plutôt bien considérés* ». Au-delà d'une discussion toujours possible sur « l'objectivité » de pareils propos, il peut être cependant constaté plus froidement que pour « 64% des sondés, ils constituent [les gratuits] un bon moyen de s'informer de manière simple et rapide¹ ». Quelque part, cette pratique de lecture de la presse écrite gratuite donne de bonnes indications sur les nouvelles attentes des lecteurs en général. On teste en quelque sorte les évolutions possibles de l'information par l'intermédiaire de cette presse particulière, complémentaire des autres supports classiques.

En attendant, les quotidiens gratuits ont une espérance de vie aussi courte que celle d'un prospectus. En effet, si la distribution par de jeunes étudiants se fait *a priori* dans de bonnes conditions et que l'accueil « immédiat » du journal gratuit est plutôt bon, il est quand même important de signaler aussi l'engorgement des poubelles qui se trouvent à proximité des lieux de distribution. En observant les poubelles urbaines qui débordent chaque jour de ces « gratuits », on peut s'interroger sur la considération « réelle » des lecteurs vis-à-vis de cette presse. Est-ce dû à la gratuité en tant que telle (synonyme pour certains de produit de consommation sans grande valeur) ou bien est-ce une remise en question de la qualité même des articles ? S'agit-il plutôt d'une nouvelle pratique de lecture de la presse, « sitôt lue sitôt jetée » ? Tandis que la presse écrite « traditionnelle » est parfois conservée pour une lecture plus approfondie à un autre moment de la journée, la presse gratuite semble davantage considérée comme un produit de consommation immédiate, qu'on n'hésite pas à jeter sans autre forme de procès dès la sortie du transport en commun. Cela dit, les journaux gratuits sont quand même lus et, ainsi que nous allons le voir plus loin, ils disposent dans l'ensemble d'un bon niveau de confiance.

Il y a donc bien là un nouveau rapport à la lecture journalistique, un rapport de consommation délibéré et librement consenti. Le lecteur urbain de journaux semble se retrouver dans cet apéritif informatif, dans cette consommation rapide, cette mise en bouche de l'actualité. Ira-t-il pour autant compléter cette information « gratuite » ? Rien n'est moins sûr si on se réfère à ce sondage² sur les médias qui annonce que « 41% des Français leur font autant ou plus confiance qu'à la presse payante contre 34% qui se fient davantage à la presse payante et 25% qui sont sans opinion ».

Que peut-on dire alors du contenu de cette presse gratuite qui semble attirer de nouveaux lecteurs³, c'est-à-dire des lecteurs qui n'achètent pas de journaux habituellement ? Quelles sont les caractéristiques de cette nouvelle presse et quels changements induit-elle par rapport à la presse écrite dite « traditionnelle » ?

Mélange des genres

Plusieurs hypothèses peuvent être avancées, notamment le fait que cette presse gratuite quotidienne procède par un rubricage particulier, privilégie des thématiques récurrentes comme les loisirs, le monde, l'économie, le sport ou la culture. Chaque rubrique a droit à une page à l'intérieur de laquelle peuvent se glisser jusqu'à 11 articles. Si on prend la page « monde » du quotidien *Métro* le 14 décembre 2004, on trouvera mélangés ou réunis la naissance d'un rhinocéros blanc au zoo de Singapour, l'inculpation d'Augusto Pinochet au Chili, la saisie par le gouvernement cambodgien de CD contenant des vidéos d'assassinats de personnes enlevées en Irak et encore une bonne dizaine d'informations plus ou moins développées.

La page « économie » sera pour cette même journée du 14 décembre 2004 scindée en deux, sabrée pour ainsi dire entre quelques brèves sur la première moitié de la surface et une énorme publicité pour une entreprise de téléphonie sur la deuxième moitié de la page. Cet exemple illustre, par la même occasion, le mélange des genres entre information et publicité car ici, les messages de type commercial sont particulièrement détaillés dans les services qu'ils proposent (accès local/mobile, report du crédit non utilisé). Les autres rubriques sont sous le même régime de cette *masse d'information*, entre brèves et articles ne dépassant jamais ou rarement 300 signes. Comment le lecteur peut-il se reconnaître dans ce camaïeu qui, sur un maximum de 15 pages, va traiter jusqu'à une centaine d'informations ?

Une réponse se trouve dans un choix de mise en page, car, au-delà de ces thématiques récurrentes, le contenu de ces quotidiens fait aussi la part belle à l'image. Dès la Une (dont nous allons expliquer le fonctionnement singulier plus loin), l'image photographique constitue la principale source d'information. Plus exactement, les photographies en couleur sont un point d'ancrage, un guide pour aider le lecteur à sélectionner ou à se diriger vers le thème susceptible de l'intéresser. Nous pourrions même avancer que la forte présence photographique dans cette presse peut suffire, avec les légendes qui s'imposent, à donner une vision plus globale de l'actualité du jour.

Chaque brève, chaque article publié dans les colonnes de *Métro* est accompagné de façon quasi systématique d'une photographie. Celles-ci s'intègrent au texte à tel point qu'on se demande quel est, de l'article ou de l'élément visuel, celui qui accompagne l'autre. L'image a quasiment supplanté le texte dans ce type de quotidiens. Nous ne devrions même plus parler de presse écrite, mais d'une presse illustrée ou, pourquoi pas, d'une « bande photographique » de l'information.

Par exemple, si nous considérons la page « culture » de *Métro* du 14 décembre 2004, nous constatons « d'un coup d'œil » (puisque nous parlons image) que les photographies occupent une place importante dans l'espace. Encore plus flagrant, dans un article assez court présentant un « spectacle époustouflant : *Gumboots* », 40 % de la surface (deux colonnes sur un total de cinq) est occupé par la photographie de l'article. L'auteur-journaliste n'a que quelques lignes pour nous expliquer ce phénomène rythmique d'Afrique où des hommes ont créé une danse en tapant du pied et en frappant les mains sur leurs bottes équipées de gélots. La photographie (8,5 cm sur 13 cm) est particulièrement imposante et nous montre, dans une belle qualité de couleurs, des hommes en ligne en train de frapper avec leur main une de leur botte. Cette photo est bien choisie car elle exprime, dans le choix du cadrage (effet de diagonale et profondeur de champ) mais aussi grâce une vitesse volontairement lente au moment de la prise de vue, le véritable dessin formé par ses hommes dans un mouvement commun ainsi que l'impression du rythme et de la danse. La photographie nous raconte ici, plus rapidement que le texte, ce que le spectacle des danseurs nous propose.

On remarque alors en analysant ces diverses rubriques de la presse gratuite qu'elles permettent de traiter et d'informer sur un éventail assez grand, l'ensemble des faits majeurs qui se déroulent en France et à l'étranger. Cela principalement par un dispositif qui s'appuie largement sur l'image photographique. Par contre, chaque événement ou chaque

thème qui demanderait un approfondissement, une explication plus longue ou plus précise ne peut figurer dans les pages du journal.

Une parole édulcorée

Pour en revenir à notre rédactrice-reporter avec qui nous nous sommes entretenus sur la place de la science dans son journal, celle-ci nous a donné une réponse très significative en indiquant que son équipe traitait l'actualité du jour à partir de fiches pratiques journalistiques. C'est sans doute la raison pour laquelle nous ne trouvons pas d'éditoriaux à l'intérieur de cette presse. Parce qu'il n'y a pas tout simplement pas de souci d'engagement. On mise au contraire sur une logique de consommation de l'actualité, dans un visuel photographique à peine expliqué et où le lecteur doit fabriquer son propre jugement. Une nouvelle question se pose alors pour nous : tend-on avec cette presse vers une édulcoration de l'écriture journalistique ?

Une première voie de réponse pourra passer par l'étude des uns de ces quotidiens. Dans ce dessein, une des plus symptomatique ou archétypale pourrait être celle du jour d'inauguration du viaduc de Millau par Jacques Chirac. Pour rappel, nous sommes le 14 décembre 2004 et l'ensemble de la presse s'est fait largement l'écho de l'ouverture controversée de cet ouvrage qui demeure le viaduc le plus haut du monde avec ses 343 mètres. Cette inauguration fait donc légitimement la première page du quotidien *Métro* ce jour-là. Une photographie aux dimensions exceptionnelles (20,5 cm par 11,5 cm) nous montre le viaduc de Millau au-dessus des nuages tel un bateau volant avec son tablier d'acier soutenu par des mâts de béton. Le journal titre « géant ! » et quelques lignes, comme une légende de la photographie, viennent préciser l'intérêt et la future utilité de cet ouvrage. Mais, comme pour toute actualité faisant la une d'un quotidien de presse écrite, le lecteur peut s'attendre à un développement plus important de cette information à l'intérieur du journal. Spécificité de la presse gratuite, aucun article de fond ne sera développé suite à cette mise en bouche, l'effet d'annonce photographique du déjà célèbre viaduc de Millau. Il y a bien un effet d'annonce mais pas de relais de l'information ni de développement dans les rubriques du journal (France, économie). Cela me semble justifier l'idée d'une édulcoration de l'écriture journalistique qui joue davantage sur un visuel fort (une photographie imposante) que sur un contenu écrit, jusqu'à établir un rapport inversé sur la relation article de presse écrite et image.

Dans cette inscription particulière d'un discours journalistique propre à *Métro*, voire à la presse quotidienne gratuite, comment se conçoit la mise en information de la science ?

L'intérêt d'aborder cette question est d'une part de constater et d'autre part de dégager de quelle manière l'image scientifique parvient à articuler un savoir dans une presse qui lui est peu favorable. En effet, il semble que la science n'a quasiment pas sa place à l'intérieur de ces journaux où se retrouvent, comme nous l'avons vu ci-dessus, pêle-mêle, des thèmes larges comme ceux traitant des loisirs, du monde, de l'économie, du sport ou de la culture. La science nécessite un mode explicatif plus soutenu que bien d'autres rubriques, ce qui peut paraître décourageant pour un type de lecture prospectus.

Malheureusement, tout curieux de la science aura bien du mal à combler ses attentes dans cette presse prospectus. La lisibilité de la science dans ce type de journal est plutôt « a-synoptique ». C'est-à-dire qu'elle n'est pas établie de sorte à ce que le lecteur puisse suivre un parcours de lecture dirigé ou balisé. Cependant, la science parvient quand même à se glisser, en fonction de l'actualité, au milieu de rubriques qui lui sont vraisemblablement éloignées. C'est la question de l'image scientifique qui est évoquée ici et plus encore des images qu'utilise la science pour s'intégrer à tout support médiatique et offrir si ce n'est une vulgarisation du moins une culture scientifique. Car on n'a pas vraiment dans cette presse des articles scientifiques didactiques mais plutôt une fluidité de la science dans un rapport à l'actualité. Avant d'aborder le traitement de l'image dans *Métro* nous nous arrêterons quelques instants sur des éléments caractéristiques du discours de vulgarisation scientifique. Celle-ci place dans son discours les marques du vraisemblable afin de faire croire à la vérité du récit. Si la vérité du récit est un enjeu essentiel dans la transmission du savoir scientifique, c'est parce que sa transmission nécessite une transposition pour un lecteur non averti. C'est pourquoi il doit mettre en place des éléments qui construisent ces marques du vraisemblable. D'une part, ce discours de vulgarisation utilisera « des signifiants scientifiques »⁴ (photographies, formules chimiques) qui n'entreront pas dans la narrativité du discours scientifique mais qui joueront, en tant que déclencheur d'imaginaire chez le lecteur, le rôle d'échappatoire. Un échappatoire tel une aide indispensable à la compréhension de l'information scientifique. D'autre part, le deuxième usage du vraisemblable dans ce processus de vulgarisation du savoir scientifique s'appuiera sur l'utilisation de métaphores⁵. Notre travail sur l'image photographique dans ce quotidien s'inscrit dans cette définition de la vulgarisation scientifique.

Le traitement d'une information scientifique dans cette presse en particulier passera alors essentiellement par l'image. Les deux exemples que j'ai choisis de présenter maintenant sont typiques du traitement de l'information scientifique dans le quotidien gratuit *Métro*. On retrouve en effet ce dispositif sur l'ensemble de la politique de l'information scientifique de ce journal.

Ainsi, repérer au travers des images qui s'immiscent çà et là dans les pages de ces gratuits, de quelle manière on raconte des événements scientifiques afin de divulguer un savoir pourrait presque devenir un petit jeu. On peut avancer sans risque que les images photographiques vont agrémenter ou plus exactement soutenir la faible teneur en explication scientifique de l'article.

J'attaquerai sous un angle particulier, celui de l'image, un discours sur la science dans le journal *Métro*. Le choix de l'image se justifie par la prégnance, soulignée plus haut, de cette dernière dans le traitement de l'information scientifique à l'intérieur des gratuits. Notre objectif sera alors d'observer la place des images qui vont servir à introduire des spécificités scientifiques ou introduire de la culture scientifique.

Prenons dans le sens de notre réflexion un premier exemple. En choisissant un sujet traité en première page du quotidien *Métro*, le lundi 4 octobre 2004, il est facile de comprendre le fonctionnement journalistique de cette presse gratuite vis-à-vis de la science. Dans ce cas précis, il s'agit, souvenons nous, du fameux convoi de 140 kg de plutonium arrivant de Cherbourg et ayant pour mission de rejoindre l'usine de traitement de la Cogema à La Hague. Actualité extrêmement brûlante qui aurait mérité un développement plus long à l'intérieur du journal et bien sûr un éclaircissement sur les procédés de transport. Mais là encore cette une n'est qu'un effet d'annonce et aucun relais de cette information ne sera fait à l'intérieur du quotidien. On aurait pu s'attendre au moins à une explication scientifique sur la radioactivité, les risques encourus par un tel transport.

Cela aurait permis de relativiser ou de justifier la polémique qui accompagna ce « *convoi risqué et critiqué* » (titre de l'article). Mais le lecteur devra se contenter de quelques lignes jouant sur les manifestations qui entourent ce convoi. Le seul point d'ancrage scientifique pour le lecteur ce matin-là, sera une photographie illustrant l'article⁶. Avant de détailler cette image, il me semble intéressant de noter que ce même jour, le journal *Métro* partage sa une avec une autre actualité qui bénéficie d'une accroche photographique bien plus importante. En effet, le journal pousse le regard du spectateur vers le palmarès du sixième festival international du cinéma au féminin. Pour ce faire, une photographie aux dimensions

impressionnantes (les deux tiers de la une) dévoile trois jeunes femmes en très gros plan que l'on devine torse nu.

Difficile de rivaliser pour une photographie, certes placée plus haut dans la composition de la une, illustrant le convoi de plutonium. Cependant, au-delà des polémiques et autres manifestations, cette petite photographie possède des ressources suffisantes pour exposer une information scientifique. Sa composition nous permet d'avoir de nombreux éléments d'information sur les dangers d'un tel convoi. En effet, cette image semble être tout aussi efficace qu'un long discours sur le plutonium. Sur trois échelles de plan, cette image nous signifie les risques et la pollution de ce type transport. Sur le premier plan de l'image soit le cinquième du cadre, un terrain de gazon. Cette bande verte rappelle au lecteur de l'image l'idée de la nature et de sa préservation par l'écologie. Mais aussi, par sa faible importance à l'image (seulement un cinquième de sa composition) que cette nature est fragile et même en danger. Le deuxième plan de l'image qui remplit le centre et une bonne moitié du cadre accroche le regard avec deux bidons de types baril de pétrole et un panneau avec le sigle « radioactivité ». Le lecteur reconnaît à la fois les couleurs (jaune et noir) et le signe iconique du nucléaire (petit point noir et son effet de résonance par trois hélices de style « croix de malte »). Cette iconisation⁷ du nucléaire mise en avant dans cette photographie rappelle une association d'idées chez le lecteur des dangers d'un tel matériau dans la nature (les barils sont posés sur la bande de gazon) et, surtout, favorise le lien pour ce lecteur entre le plutonium et le nucléaire. C'est ici que la science instruit de façon photographique, qu'elle expose sa culture même si c'est d'une façon qui nécessite une référentialisation au nucléaire.

Enfin, le dernier plan de cette image nous montre des automobiles roulant sur une route avec un effet de flou qui appuie le mouvement et le danger d'un tel convoi sur une route où un accident peut vite arriver, mais aussi qu'on peut se trouver en tant qu'automobiliste sur la même route que ce convoi et prendre un risque non mesuré.

Grâce à cette photographie, le lecteur peut dépasser la mise en avant dans l'écrit sur les manifestations attendues ce jour-là et se renseigner alors de façon plus scientifique sur un rapport entre plutonium, radioactivité et pollution de la nature.

La mise en discours de la science dans le quotidien *Métro* se glisse là par et grâce à une image photographique assez lisible pour le lecteur lui fournissant un supplément d'information que ne lui a pas donné le discours écrit. Cette image qui arbore les éléments iconiques attribués par les scientifiques à la radioactivité et au nucléaire sert de relais au

lecteur pour se connecter à son « déjà savoir ». Son besoin d'en « savoir plus » pourra alors être, s'il le souhaite, satisfait par la lecture d'un autre journal. Cette photographie n'est qu'une accroche, un apéritif informatif sur cet événement à la fois écologique et scientifique.

Un autre exemple extrait de la une du journal *Métro*, le 28 janvier 2005, titre sur « *l'appel des scientifiques pour la biodiversité* ». Une fois encore, aucun supplément d'information ne sera développé à l'intérieur du quotidien et le lecteur attiré par cette accroche écologique de la science devra se référer, pour en savoir plus, à un autre média plus à même de développer l'information. Cette fois, le discours écrit paraît plus dense, presque cinq cents signes, mais se focalise exclusivement sur la constitution d'un groupe d'experts et le lancement d'un programme de recherche à l'échelle internationale. Il précise quand même que « *les espèces disparaissent aujourd'hui à une fréquence cent fois plus élevée que les taux naturels et, à ce rythme, qui ne cesse de s'accroître, l'homme risque d'être responsable de la sixième grande extinction dans l'histoire de la planète* ».

Le lecteur est bien en présence d'un apéritif informatif tant le discours écrit, pourtant un peu plus détaillé que d'habitude, ne lui précise pas l'ensemble des espèces menacées ainsi que la fréquence et le degré d'extinction de ces espèces en voie de disparition. Le lecteur n'aura pas accès à un diagramme ni à un tableau précis relevant sur chaque continent la quantité des espèces qui s'éteignent. Le texte écrit poursuit simplement en expliquant le scepticisme de certaines associations face à cette conférence, « *L'ONG siglée du petit panda, dénonce le «décalage entre le discours officiel du président français et les mesures et actions mises en place sur le terrain* ». Il y a dans ce discours écrit non pas un traitement scientifique de l'information, simplement une accroche généraliste sur les problèmes actuels de la biodiversité.

Ce terme de « *biodiversité* » n'est d'ailleurs pas défini ni même vulgarisé pour le lecteur qui voudrait comprendre un peu plus ce qui se passe sur la planète vis-à-vis de la faune animale. Quelles sont les espèces véritablement menacées et jusqu'à quel point ? Aucune réponse ne vient rassurer le lecteur ou lui donner une raison de s'inquiéter. Seul l'esturgeon européen est mentionné dans le discours écrit, qui « *disparaît dans l'indifférence générale* ». Il faut avouer que cet exemple cité dans l'article ne pousse pas le lecteur à s'insurger contre les pollueurs éventuels ni même à chercher à demander sa carte d'adhésion à une association protectrice des animaux. D'autant que l'article précise dès la phrase suivante que « *sur le continent, l'espèce (l'esturgeon) n'est plus présente aujourd'hui que dans l'estuaire de la Gironde* ».

Si cet exemple n'est pas le plus explicite pour attirer la fibre écologique du lecteur, heureusement, ce lecteur va pouvoir s'appuyer sur une photographie pour s'accrocher à cette actualité et soulever une envie d'en savoir plus. En effet, le journal joue sur une accroche photographique qui va expliciter ce que le discours écrit n'a pas le temps de développer dans les détails. Alors que la une du quotidien se construit déjà autour d'une dizaine de photographies plus ou moins grandes, l'article dont nous faisons état va se démarquer par l'insertion d'une photographie dans un format à part. Un oiseau, vraisemblablement menacé, s'est littéralement incrusté à l'intérieur du discours écrit (voir annexe). Aucun cadre ne vient délimiter la place qu'il occupe dans la teneur de l'écrit, il s'impose en quelque sorte au milieu du discours. Alors que les autres photographies de la une de cette journée du 28 janvier sont là pour soutenir les « bouts d'information », il semble que la photographie de cet oiseau, un échassier de l'Ouganda, s'impose comme le personnage principal de l'article. On ne parle pas de lui dans le discours écrit, seule une légende accompagne sa présence (échassier, haut de 1,5 mètre et doté d'un bec qui peut atteindre 8 cm de long) mais il apporte ce supplément informatif scientifique qui manque. La mise en avant de cet oiseau menacé, « *l'extinction du Balaeniceps rex (en latin) est due à la destruction de son habitat, les zones humides, par les activités humaines* » est le garant d'une source scientifique que le discours écrit ne prend pas le temps de convoquer.

C'est véritablement l'image qui se charge ici d'informer le lecteur sur une espèce peu connue (culture scientifique) qui risque de disparaître. On ne connaît pas pour autant l'intérêt et la place de cet échassier dans l'écosystème, ni la photographie ni la légende ne les mentionnent, mais cette image est une accroche importante pour le lecteur. Le dispositif photographique mis en place par la une du quotidien *Métro* ajoute un élément scientifique visuel de premier ordre pour le lecteur curieux d'en savoir plus sur la biodiversité. Une nouvelle espèce est ici avancée et son intégration dans le discours écrit la met en avant. Notons que cette intégration dont nous faisons ici l'écho s'effectue d'une manière tout à fait singulière.

Nous en parlions plus haut, la photographie de l'échassier n'est pas délimitée par un cadre comme les autres photographies de la une. Bien au contraire, l'absence de cadre donne une liberté à cet oiseau qui s'intègre au discours écrit jusqu'à en modifier la composition classique. Cet échassier de l'Ouganda prend le dessus sur le texte écrit, les lignes de signes textuels doivent s'écarter pour laisser la place à cet oiseau en

difficulté. Il représente un véritable « signifiant scientifique », ouverture possible vers l'imaginaire du lecteur.

La composition de l'article et son contenu deviennent presque secondaires face à cet oiseau en danger. La teneur scientifique, la valeur explicative prennent ici une autre dimension, celle de mettre en avant l'espèce menacée plutôt que le discours sur une conférence au siège de l'Unesco à Paris.

L'image photographique scientifique donne à voir cet échassier de l'Ouganda comme prégnant sur le discours écrit et permettra au lecteur face à l'aura que dégage l'échassier ainsi « mis en scène », de chercher à en savoir plus sur l'état de la biodiversité.

Au regard de ces deux exemples qui, sans être exhaustifs, ont le mérite de soulever la façon dont la presse quotidienne gratuite traite de l'information scientifique, l'image scientifique à l'intérieur de cette presse que nous avons qualifiée de « presse prospectus » n'a pas vocation essentielle de vulgariser la science mais de permettre, en tant qu'icône, d'échapper au contenu littéral de l'article, une entrée éventuelle vers une recherche d'information supplémentaire. L'image scientifique telle qu'elle est proposée par cette presse qui peut parfois être frileuse face au discours scientifique peut alors pousser le lecteur vers une envie ou un besoin d'information scientifique complémentaire. C'est toute la dynamique mise en place par *Métro* qui se revendique comme un « apéritif informatif ». L'image photographique qui prend une place conséquente à l'intérieur de ces journaux semble accentuer dans ce dispositif de consommation le recours à l'image au détriment du discours écrit. L'information scientifique se caractérise par l'installation prégnante de la photographie car elle l'utilise comme une impulsion sur le lecteur

Attiré par l'iconisation visuelle de la photographie, source de séduction, le lecteur dépasse la faible teneur scientifique du discours écrit et tend à se diriger vers un supplément d'information par l'intermédiaire d'une presse spécialisée. Nous pouvons alors dire que, lorsque la science entre dans les gratuits sans y être vraiment invitée, elle exemplifie d'autant plus la fonction d'ouverture vers autre chose (imaginaire, informations supplémentaires), modalité déjà repérée dans le discours de vulgarisation scientifique ■

Notes

1. Sondage TNS-Sofres publié le 03 février 2005 dans l'hebdomadaire *Le Point*.
2. Selon un sondage TNS-Sofres publié le 3 février 2005 dans l'hebdomadaire *Le Point*.
3. D'après l'article *Les médias à la loupe* du vendredi 4 février paru dans *Métro*, « pour 75% des sondés, les gratuits font lire des journaux à des personnes qui n'en achèteraient pas autrement ».
4. JURDANT, Baudouin, *Vulgarisation scientifique et idéologie*, revue communications n°57, 1968-1969.
5. JACOBI, Daniel, *La communication scientifique. Discours, figures, modèles*, Ed. Presses Universitaires de Grenoble, 1999.
6. Faute d'autorisation, il n'a pas été possible de la reproduire ici.
7. Selon Martine Joly mais aussi toute la sémiologie de l'image, « l'image est un signe iconique, au même titre que le diagramme et la métaphore ». C'est-à-dire qu'elle entretient une relation d'analogie avec ce qu'elle représente, son référent. Cf. JOLY, Martine, *Introduction à l'analyse de l'image*, Ed. Nathan Université, coll. 128, Paris, 1993.

Références bibliographiques

- JACOBI Daniel (1999), *La communication scientifique. Discours, figures, modèles*, Presses universitaires de Grenoble.
- JEANNERET Yves (1994), *Écrire la science*, Paris, Presses universitaires de France.
- JOLY Martine (1993), *Introduction à l'analyse de l'image*, Paris, éd. Nathan Université, coll. 128.
- JURDANT Baudouin (1968/69), « Vulgarisation scientifique et idéologie », *Communications*, n°57.

Annexe

nisés. Dans l'immédiat, "les actions des gouvernements devront être beaucoup plus décidées", selon Michel Loreau. "L'incertitude scientifique ne doit pas être un prétexte pour ne rien faire."

Vers la sixième grande extinction

Les espèces disparaissent aujourd'hui à une fréquence cent fois plus élevée que les taux naturels et, à ce rythme, qui ne cesse de s'accélérer, l'homme risque d'être responsable de la sixième grande extinction dans l'histoire de notre planète.

La dernière en date, il y a 65 millions d'années, a fait disparaître les dinosaures, "sans doute après qu'un astéroïde eut

frappé la Terre", explique Michel Loreau.

Si le scientifique estime que la conférence a été un "vrai succès" et s'est tenue "dans une atmosphère extraordinaire, avec des discussions passionnées", certaines associations comme WWF-France se déclarent sceptiques. L'ONG siglée du petit panda, dénonce le "décalage entre le discours officiel du président français et les mesures et actions mises en place sur le terrain". Outre le problème des feux de forêt en Nouvelle-Calédonie et de l'orpaillage en Guyane, l'association cite à titre d'exemple le cas de l'esturgeon européen, qui disparaît "dans l'indifférence générale". Sur le continent, l'espèce n'est plus

